

Elle entendit une voix intérieure qui lui disait :

—Suzanne, où vas-tu ?

Mais, aussitôt, une autre voix répondit :

—Vers l'avenir, vers la lumière !

Elle s'éloigna du lit en murmurant :

—Il le faut ! il le faut !

Elle jeta un châle sur ses épaules et passa à son bras un petit panier d'osier.

Elle sortit de la maison, referma doucement la porte derrière elle, laissant la clef dans la serrure, et se mit à marcher très vite dans un étroit sentier qui descend sur la rivière.

Au bord de l'eau, à vingt pas du pont, le baron de Manoise se trouva devant elle.

—Enfin, lui dit-il tout bas, je vais donc pouvoir vous donner la preuve de mon amour. Chère Suzanne, vous verrez comme vous serez aimée, adorée... Je rêve pour vous une existence de reine...

Ce dernier mot fit courir un frisson dans les membres de Suzanne, et le jeune homme la sentit trembler contre son cœur. Il ne devina point la cause réelle de son émotion.

Suzanne faisant un pas en arrière :

—Chut ! fit-elle, je viens d'entendre quelque chose.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Je ne sais pas ; c'est peut-être quelqu'un.

—Je suis ici depuis un quart d'heure, et je vous assure que je n'ai vu personne. D'ailleurs, que craignez-vous ?

—Rien ; mais je ne veux pas qu'on sache...

—Je vais tâcher de vous tranquilliser. Où avez-vous entendu le bruit ?

—Là, dans ces hautes herbes.

Le jeune homme marcha vers l'endroit indiqué et passa partout, foulant les herbes sous ses pieds.

—Ma chère Suzanne, dit-il en revenant près de la jeune fille, vous vous êtes trompée.

—J'ai de bonnes oreilles, fit-elle, en secouant la tête.

—Alors, c'est une loutre ou quelque oiseau d'eau qui se trouvait là.

—Au fait, c'est possible, répondit-elle.

Puis, lui montrant la rivière, dont l'eau rapide coulait devant eux :

—Je veux, lui dit-elle, que demain les gens de Marangue croient que je me suis noyée.

—Suzanne, je ne comprends pas bien dans quelle intention...

—Monsieur de Manoise, répliqua-t-elle d'un ton bref, à partir de ce moment Suzanne Vernier n'existe plus.

Alors elle ouvrit son panier qui contenait un bonnet de tulle noir, un tablier et une paire de souliers, et dispersa ses objets sur le bord de la Vrille. Ensuite, elle lança le panier au milieu de l'eau, et, se débarrassant de son châle, elle le jeta sur des feuilles de glaieuls.

—C'est fait, dit-elle.

Le jeune homme lui offrit son bras. Elle le prit et ils se dirigèrent vers le pont qu'ils traversèrent rapidement. Un peu plus loin, sur la route, un cabriolet de louage les attendait. Ils eurent bientôt franchi la distance. Suzanne ayant pris place dans la voiture, d'un bond le jeune homme s'élança à son côté.

Le cocher cingla les flancs du cheval d'un vigoureux coup de fouet, et le cabriolet fila sur la route dans la direction de Mézières.

Au même instant, une forme humaine apparut sur le pont de Marangue.

C'était Manette Biron.

—Si, à partir de ce soir, Suzanne Vernier n'existe plus, prononça-t-elle sourdement, quel est donc le nom qu'elle portera demain ?

Le lendemain matin, à l'heure où les voisins constataient à Marangue que Suzanne avait disparu, deux hommes de la commune ramassaient au bord de la Vrille un bonnet, un tablier et des souliers qu'ils reconnurent comme appartenant à la jeune fille. Ils retirèrent aussi de l'eau un châle de laine noir, accroché à des roseaux. Ces objets, rapportés au village, où tout le monde put les avoir, furent une affreuse révélation. On ne douta pas que Suzanne ne se fût jetée dans la Vrille.

—Depuis la mort de sa mère, disait-on, la pauvre fille n'a pu se consoler ; rien ne pouvait la distraire ; on ne lui a pas vu un sourire sur les lèvres. Il était facile de deviner qu'elle avait dans la tête une idée fixe. C'est du jour où la pauvre Gervaise est morte qu'elle a eu la pensée du suicide.

Des hommes armés de grappins et de long crochets fouillèrent le lit de la rivière sans pouvoir retrouver le cadavre. Ils firent cependant une découverte qui parut très importante : à une demi-lieu du pont de Marangue, ils retrouvèrent le panier de Suzanne, qui s'était pris dans les racines flottantes d'un vieux saule.

Après trois jours de recherches inutiles, on abandonna la rivière.

On supposa alors que le corps de la jeune fille, entraîné par la rapidité du courant, avait été poussé dans une de ces profondeurs souterraines, comme il en existe dans beaucoup de rivières et particulièrement dans la Vrille.

D'un mot, Manette Biron aurait pu détromper tout le monde, mais elle garda le silence. Elle resta même insensible en apparence devant les larmes et le désespoir effrayant de Georgette.

La rebouteuse des Huttes avait ses raisons pour ne rien dire.

## XXII

Depuis que Suzanne Vernier a disparu de Marangue, faisant supposer qu'elle a mis fin à ses jours en se précipitant dans la Vrille, nous franchissons un espace de six années.

Pendant ce temps, la rebouteuse s'est souvent éloignée des Huttes. Ses plus courtes absences ne duraient pas moins d'un mois. On aurait pu la surprendre la grande voyageuse, car elle avait successivement visité toutes les principales villes du continent européen.

Comme elle l'avait dit un jour, Manette Biron cherchait une trace dans la nuit, à travers le monde le passage d'une femme et d'un enfant ! Et toutes ses peines avaient été inutiles : la trace s'était effacée et nul n'avait pu lui dire ou lui faire soupçonner seulement ce qu'étaient devenus Virginie Vermont et son enfant.

Eh bien, la vieille Manette espérait toujours ; elle s'était armée d'une patience résignée, qui domptait son découragement et que rien ne pouvait détruire, ni affaiblir.

Du reste, elle jouissait toujours d'une excellente santé, conservait son activité, sa vigueur extraordinaire, en dépit de son apparence chétive et semblait ne plus devoir vieillir. C'est à peine si l'on pouvait voir sur sa tête quelques cheveux blancs.

Thomas, le riche, était resté aux Ambrettes. Manette avait eu l'idée de lui confier l'exploitation de la ferme de l'Etang, faisant partie du domaine de Salerne ; mais Georges Raynal, qu'elle voulait placer aux Ambrettes, étant parti, elle avait aussitôt renoncé à son projet.

Georgette avait seize ans. La nature avait tenu envers elle toutes ses promesses en la comblant de ses dons. Si sa beauté était moins éclatante et d'un autre caractère que celle de sa sœur, elle était également admirablement jolie.

Sa chevelure abondante et d'une magnifique longueur était blonde comme un épi mûr. De même que Suzanne, elle avait les yeux bleus, mais d'un bleu plus clair, et si son regard n'avait pas la même puissance, son expression mélancolique et rêveuse possédait un charme infini auquel il était difficile de résister. Elle avait une bouche délicieuse, un beau front, bien découvert et ses joues, rondes et fraîches, avaient emprunté leurs couleurs à la rose.

Son corps n'était pas moins parfait. Grande comme Suzanne, elle avait un peu de sa majesté.

Sa voix avait la douceur de son regard, et son sourire répondait également à l'expression du regard.

Bien qu'on n'eût pu retrouver dans la rivière le corps de Suzanne, Georgette était convaincue que sa sœur s'était noyée. Elle l'avait beaucoup pleurée, elle la pleurait encore.

Un jour, Manette et Thomas causaient dans une chambre de la ferme. On était à la fin de mai. Il faisait un temps superbe et la nature souriait et resplendissait sous les rayons du soleil.

La fenêtre de la chambre était ouverte, Thomas n'avait pas pensé à la fermer. A la vérité, il faisait très chaud et il était agréable de recevoir les caresses des souffles de la brise, qui pénétrait dans la maison. C'était également un plaisir de se laisser charmer l'oreille par les mélodies des oiseaux qui chantaient à plein gosier dans les arbres du jardin.

Or, pendant que Manette et Thomas causaient,

Georgette, ayant à la main un ouvrage au crochet, vint s'asseoir tout près de la fenêtre sous un berceau de lilas en fleurs.

Elle entendit très distinctement la voix des causeurs, et, pour ne pas devenir indiscrete malgré elle, elle allait s'éloigner du berceau lorsque le nom de Suzanne, prononcé par Thomas, la retint sur le banc. Elle tendit l'oreille et écouta.

—L'affection que Georgette a pour sa sœur est vraiment extraordinaire, dit Thomas, car, malgré le temps écoulé, elle n'a pu encore se consoler ; il m'arrive souvent de la surprendre pleurant à chaudes larmes ; et si je lui demande : "Georgette, pourquoi pleures-tu ainsi ?" Elle me répond, en s'empressant d'essuyer ses yeux : "Je pensais à ma pauvre sœur."

—Oui, répliqua Manette, elle n'a pas oublié, elle n'oubliera jamais. Il faut que, vis-à-vis d'elle, tu sois très circonspect dans tes paroles, Thomas ; car elle arrive à cet âge où l'imagination travaille, où la pensée est constamment occupée ; il suffirait d'une parole imprudente pour la mettre sur la voie de la vérité.

—Ah ! elle croit bien que Suzanne est morte !

—Sans doute ; mais Georgette a l'esprit prompt : je te le répète, il faudrait peu de chose pour l'amener à découvrir ce que tous les habitants de Marangue réunis n'ont pu deviner.

—C'est égal, Manette, vous conviendrez qu'il est étrange que Suzanne n'ait pas donné signe de vie depuis six ans, qu'elle ne se soit pas même informée de ce que devenait sa sœur, car enfin, si Georgette aimait beaucoup Suzanne, celle-ci aimait aussi Georgette.

—Je conviens de cela ; mais je ne m'étonne pas comme toi, persuadée que Suzanne a ses raisons pour ne point révéler son existence. C'est par un sentiment instinctif de pudeur et d'honnêteté, qui restait dans son cœur, qu'elle a voulu faire croire qu'elle s'était noyée le jour où, furtivement, elle a quitté Marangue. C'est encore ce sentiment, dont j'apprécie la délicatesse, qui l'empêche de déchirer le voile derrière lequel elle se cache.

—Oui, Thomas, Suzanne aimait sa sœur ; je dis plus, elle l'aime encore, puisqu'elle a le respect de son innocence ! Dans quel monde vit-elle ? Je l'ignore, mais je le devine... Thomas, Suzanne a raison de vouloir que Georgette ne sache point ce qu'elle est devenue !

—Manette, quand vous êtes allée à Paris, n'avez-vous jamais cherché à la voir ?

—Jamais !

—Vous l'auriez sans doute facilement retrouvée ?

—Je n'aurais eu qu'à me faire indiquer la demeure du baron Henri de Manoise.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Suzanne vous est-elle donc devenue si indifférente ?

—Non, Thomas, et je peux t'avouer que je pense souvent à elle. Mais, comme je connais Suzanne, je savais d'avance que, en admettant qu'elle m'eût reçue, ce qui est douteux, elle aurait feint de ne pas me reconnaître. D'ailleurs, à quoi bon ? Le mal était fait, et je sais qu'on ne la forcera à revenir en arrière. Quand il en était temps encore, j'ai voulu l'arrêter ; tu sais le résultat que j'ai obtenu... A un amour sincère, honnête, dévoué, aux joies et aux affections de la famille, Suzanne a préféré une vie aventureuse.

—Oui, répondit Thomas, elle a dédaigné, méprisé l'amour de Georges Raynal, et pourtant, ici, avec lui, elle aurait été heureuse.

Ils continuèrent à causer, parlant d'autres choses.

Georgette n'écoutait plus. Elle s'était levée pâle comme une morte, tremblante, les yeux hagards. Elle sortit du berceau, sans bruit, et courut jusqu'au fond du jardin où elle s'affaissa derrière un buisson.

Aussitôt, ses joues furent inondées de larmes, et les sanglots qu'elle retenait s'échappèrent de sa poitrine.

—Ainsi, se disait-elle, la tête appuyée dans ses mains, Suzanne ne s'est pas noyée ; ma sœur existe et on me l'a caché !... Manette dit qu'elle m'aime toujours et que c'est pour cela qu'elle ne revient pas à Marangue, pour cela qu'elle a voulu qu'on la crût morte !... Soit, mais puisque Suzanne ne veut pas revenir près de sa petite Georgette, c'est moi qui irai vers elle ! Je ne suis plus une enfant, maintenant ; j'ai seize ans et Paris ne m'épouvante